

**"BESOGNONS, DIEU BESOGNERA !"**  
**MADAME LIDOINE ET LA THEOPHANIE**  
**PLACE DU TRÔNE**

par

*William BUSH*

*"Besognons, Dieu besognera !"*

Ce vieux dicton de Jeanne d'Arc peut-il nous servir à aborder le profond mystère caché derrière le sacrifice communautaire des seize carmélites de Compiègne ? Comment en effet saisir la haute spiritualité mystique qui guidait Madame Lidoine, véritable mère du martyr, qui les mena à cette boucherie publique que fut la Place du Trône à Paris entre le 13 juin et le 27 juillet en 1794 ? Madame Lidoine avait-elle le droit de faire mourir avec elle ces quinze femmes innocentes ? Comment enfin justifier un tel acte du point de vue théologique, cet acte qui reste un scandale pour certains jusqu'à ce jour ?

Certes, c'est vrai que Madame Lidoine, en religion Mère Thérèse de Saint-Augustin, avait délibérément, et bien avant leur arrestation, préparé ses filles à l'oblation, leur faisant tailler leur coiffe afin de découvrir le cou pour le couperet. Ayant obtenu leur accord, elle avait fait prononcer quotidiennement, pendant une vingtaine de mois, un acte de consécration par lequel elles se sont offertes corps et âme librement comme victimes d'holocauste, espérant ainsi apaiser la colère de Dieu, si évidemment manifestée contre la France par les bouleversements cruels de la Révolution.

Le but de cet acte d'holocauste fut de restaurer la paix de la France, et de son église. Jamais on ne doit d'ailleurs oublier que l'acte fut entrepris peu après le 14 septembre 1792, c'est-à-dire à la suite des massacres de septembre où avait péri leur évêque.

Pour avoir mené à bonne fin un tel acte communautaire la jeune Madame Lidoine a dû avoir non seulement une tête des plus solides et

une foi des plus inébranlables, mais aussi une grande certitude de sa propre identité devant son divin Epoux, Jésus-Christ. Cette certitude fut le fruit de son amour passionné - aucun autre mot ne convient pour décrire cet amour - pour ce Dieu incarné des chrétiens. De plus elle tenait à ce que cet amour passionné soit partagé par toutes ses filles afin qu'elles désirent, elles aussi, porter témoignage - c'est-à-dire en grec, être *martyres* - de cet amour.

N'oublions pas que la Mère Lidoine, élue prieure à 34 ans et guilloinée à 41 ans fut parmi les quatre plus jeunes martyres. Les seules à être plus jeunes qu'elle étaient la novice, Sœur Constance, martyre à 29 ans ; la jeune sœur converse, Madame Vérolot, martyre à 30 ans ; et la jeune sœur infirmière, Madame Pelras, martyre à 34 ans. Le désir passionné de Madame Lidoine d'être témoin - c'est-à-dire, "*martyre*" - de son amour pour Jésus-Christ fut donc communiqué à toutes ses sœurs, dont les deux plus âgées : Sœur Charlotte de la Résurrection et Sœur de Jésus Crucifié, toutes les deux martyres à 78 ans.

Or, en nous référant au dicton de Jeanne d'Arc nous avons voulu aller au-delà de la source la plus évidente de l'inspiration de Madame Lidoine, c'est-à-dire les traditions de la réforme de Thérèse d'Avila ainsi que les écrits de celle-ci, notamment *Le chemin de la perfection*. Certes, personne n'ignore que chez les Carmélites on se sacrifie afin que les autres puissent jouir des bienfaits de ce sacrifice. La grande fondatrice espagnole n'avait-elle pas lancé sa réforme en Espagne précisément pour sauver la France du luthéranisme ? La dernière fille de Louis XV, Madame Louise-Marie de France, ne s'est-elle pas faite Carmélite afin de sauver l'âme de son roi et père ? Voilà qui confirme autant en France au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle que le sacrifice pour les autres fait toujours partie intégrante de la vie carmélitaine. Entre parenthèses, rappelons d'ailleurs que cette même Madame Louise de France fut la bienfaitrice de Madame Lidoine : c'est elle qui demanda à la dauphine, Marie-Antoinette d'Autriche, de payer la dot de sa protégée qui, par reconnaissance, fit sien le nom religieux de la princesse-carmélite de Saint-Denis : Sœur Thérèse de Saint-Augustin.

Pendant, l'historien qui voudrait résoudre le mystère du sacrifice de nos seize carmélites en l'attribuant uniquement à la spiritualité carmélitaine risque de se tromper s'il pense qu'une telle spiritualité n'est qu'une sorte d'aberration espagnole née de la Contre-Réforme. Nous proposons de porter notre regard un peu plus loin que le XVI<sup>e</sup> siècle puisque dans la spiritualité dite carmélitaine nous ne décelons aucune altération de la spiritualité chrétienne telle qu'elle se manifeste à travers l'histoire de l'Eglise. La tradition englobant la vocation de Mère Lidoine et de Thérèse d'Avila n'est, en effet, autre que celle où Jeanne d'Arc aussi a besogné avec tant de fidélité, sachant que Dieu besogne avec ceux qui besognent pour Lui. On peut même soutenir que cette idée remonte au

début de l'Eglise chrétienne et que sa base théologique se trouve consacrée dès l'an 325 dans le texte grec du symbole de Nicée.

## II

Le texte original du symbole de Nicée accorde à la race humaine, représentée par la Sainte Vierge Marie, un rôle non seulement *essentiel* dans l'enfantement du Christ sur la terre, mais, ce qui est assez bouleversant, un rôle *égal*. Ce texte grec du premier concile de l'église affirme que Jésus-Christ fut incarné non pas par le Saint-Esprit DE la Vierge Marie, tel qu'on le trouve dans la traduction latine, mais plutôt par le Saint-Esprit ET la Vierge Marie, nuance subtile, mais nuance profonde. C'est d'ailleurs une nuance scrupuleusement gardée dans toutes les Eglises orthodoxes, informant ainsi la piété, la pensée, et le comportement des fidèles orthodoxes. En attribuant à la Sainte Vierge un rôle *actif* dans l'enfantement du Christ sur la terre, le texte grec affirme que le rôle de la Sainte Vierge fut aussi nécessaire à l'Incarnation que le fut le rôle ineffable du Saint-Esprit.

Ce fut donc par la réponse d'une femme, femme unique certes, mais toujours femme et fille d'Adam, que la race d'Adam elle-même a fini par consentir à participer à cette incarnation. Ce consentement nécessaire indique que par la suite la race humaine doit désormais entreprendre, avec Dieu, de besogner afin que le Christ continue à être enfanté dans le monde puisque c'est Lui seul, d'après le chrétien, qui sauve la race d'Adam, race vouée à la mort par la volonté du Prince de ce monde, Satan.

Les saints Père grecs de l'Eglise appellent cette besogne commune de l'homme et de Dieu par laquelle le Christ est enfanté : "*synergie*". Le renouvellement de cette synergie dans le monde, d'après la tradition de l'Eglise orthodoxe, reste la vocation de tout chrétien baptisé, quel qu'il soit. En imitant la Sainte Vierge le chrétien doit faire un effort constant afin que Dieu soit de nouveau mystiquement incarné dans ce monde au jour le jour. L'idée d'ailleurs est moins exagérée qu'il ne semble, comme nous le montre de nos jours une Mère Teresa de Calcutta dont l'enfantement mystique du Christ est évident à nous tous. Par de telles manifestations de la synergie au sein de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, l'unique incarnation de Dieu en Jésus-Christ continue dans ce monde pour lequel le Christ a refusé de prier il y a deux mille ans.

Que Jeanne d'Arc ait bien compris la nécessité de cette "*synergie*" par laquelle l'homme devient non seulement l'instrument de Dieu, mais aussi son collaborateur, est exprimé magistralement par ce dicton, "*Besognons, Dieu besognera !*". L'image si belle de la Pucelle qui se dresse à Compiègne, véritable présence qui ne manque jamais de frapper l'étran-

ger arrivant sur la place de l'Hôtel de ville, n'en porte-t-elle pas jusqu'à ce jour un témoignage fidèle et éloquent ? Cet enfant sublime dont le destin nous dépasse, a bien besoin afin que Dieu pût, lui aussi, se manifester à travers elle. Que la réforme anglicane ait été épargnée à la France est un fait qui seul justifierait pleinement la mission de la Pucelle. L'appel de Jeanne d'Arc à délivrer Orléans a donc définitivement marqué l'histoire de la France, ainsi que la pensée, les traditions, les mœurs, et même la littérature de la France. En consacrant le premier de ses trois "*Mystères*" à la "*Charité de Jeanne d'Arc*", Charles Péguy a terminé par une phrase qu'il imagine prononcée au moment où Jeanne d'Arc écarte enfin tous les arguments contre la poursuite de sa vocation de sauver la France des Anglais. Elle se tourne résolument vers la Loire en disant, juste au moment où le rideau va tomber définitivement : "*Orléans qui est au pays de Loire !*".

Que Jeanne d'Arc eût vraiment vécu un tel moment, qu'elle eût vraiment jamais dit une telle phrase, nous l'ignorons.. Ce qui est certain c'est qu'elle a dû, toute seule, dire "oui" à ses voix qui lui révélaient la volonté divine sur elle, le but pour lequel elle était née. C'est là une vérité aussi mystique qu'historique, vérité qui est à la base non seulement de l'histoire de Jeanne d'Arc, mais aussi de cette œuvre poétique qu'est *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Péguy. On peut en mesurer le succès littéraire, sinon historique, en rappelant que Bernanos a affirmé que son personnage historique préféré était "*Jeanne d'Arc, écoutée par Péguy*".

Or, on dit au sujet de Jeanne d'Arc qu'il y avait tant de jeunes filles qui entendaient des voix et qui auraient pu faire la même chose ! On peut dire aussi à propos de Madame Lidoine et de ses sœurs qu'il y avait tant de communautés qui auraient pu faire un sacrifice communautaire semblable d'après les données historiques. La lecture des quatre volumes de l'abbé Aimé Guillon, *Les Martyrs de la Foi* suffit en effet pour nous persuader qu'il y eut de nombreuses religieuses fauchées par la Révolution et que l'on y constate de très belles morts chrétiennes. Qu'y a-t-il donc de particulier dans l'exécution des seize Carmélites de Compiègne ?

Ce qui rend le sacrifice unique c'est que Madame Lidoine, pendant une vingtaine de mois, avait soutenu, avec une véritable tendresse maternelle, la récitation quotidienne de cet acte de consécration comme victimes d'holocauste. A l'intention initiale de restaurer la paix au royaume de France et à son Eglise, fut ajoutée, lors de la dernière année, une intention supplémentaire : la libération des prisonniers et l'amoindrissement du nombre de victimes passant à la guillotine. Faire ensemble tous les jours un tel acte d'holocauste, s'offrant corps et âme pour apaiser la colère de Dieu voilà qui finit par faire de l'exécution des seize Carmélites un véritable acte liturgique aussi spectaculaire qu'inoubliable, acte imprégné de toute une dimension de l'amour mystique pour Jésus-Christ que Madame Lidoine avait réussi à faire partager à ses filles.

## III

Rien ne nous informe plus sur la disposition mystique de la grande prieure qu'un texte qui lui est attribué. Il se trouve inscrit sur une petite feuille de papier découverte aux archives du Carmel de Sens en 1985 parmi les documents provenant de la succession de l'ex-Carmélite de Compiègne, Marie de l'Incarnation. Ces quatre strophes, composées "pour être chantées à la crèche" et représentant une sorte de cantique de Noël, révèlent chez l'auteur une profonde vision du martyr, vision qui s'accorde parfaitement avec ce qui s'est produit à l'échafaud.

Rappelons que Madame Philippe, nom dont l'ex-Marie de l'Incarnation s'est servi après avoir quitté la communauté de Compiègne en mars de 1794, a dû se rendre à Paris pour y régler un héritage lui venant de son père, le prince de Conti, prince du sang. Or, en apprenant l'arrestation de sa communauté elle a quitté Paris en compagnie de la vieille Madame Lidoine, mère de sa Prieure, qui, depuis longtemps, préparait une installation définitive en Franche-Comté. Une fois arrivée en Franche-Comté, Madame Philippe espérait pouvoir passer en Suisse, espoir jamais réalisé, semble-t-il. L'abbé Villecourt nous apprend qu'en attendant sur la frontière suisse, elle en était réduite à se nourrir d'herbe comme les bêtes.

Quoi qu'il en soit, exactement un an après son départ de Compiègne, en mars 1795, Madame Philippe est revenue à Compiègne, attirée comme par un aimant. Elle y restera pendant huit mois, semble-t-il, toujours attendant que la succession de sa communauté guillotinée soit réglée par le gouvernement, ce qui n'est arrivé qu'en octobre. Elle-même et les deux autres religieuses absentes de Compiègne au moment de l'arrestation avaient posé une demande pour que leur soit dévolue la part des biens communautaires qui leur était due. Aucune d'entre elles n'avait jamais été accusée de quoi que ce soit et elles avaient, toutes trois, apporté leur dot comme contribution aux biens communautaires. Madame Philippe a profité aussi de ces huit mois pour récupérer un grand nombre de livres, reliques et documents, ayant appartenu à son ancienne communauté.

Pour l'historien, le plus important document récupéré est une série de neuf gros volumes de feuilles manuscrites, reliées en cuir, et intitulées *Fondations*, d'après la tradition thérésienne. On y constate la présentation chronologique de la fondation de tous les Carmels déchaussés en France, en commençant par le premier monastère fondé à Paris en 1604.

Grâce aux travaux de l'abbé Griselle au début de ce siècle, nous savons qu'au long de ces neuf volumes on trouve l'écriture de nos martyres, ce qui montre que ce projet de préparer leur propre série de *Fondations* doit dater de la décade précédant le martyr. De plus, puisque c'est Madame Lidoine elle-même qui y transcrit la fondation de Compiègne, en l'augmentant des notices nécrologiques de certaines sœurs remar-

quables de sa communauté, il semble même que ce projet a dû se réaliser pendant son priorat, c'est-à-dire à partir de 1786.

Ces neuf volumes se trouvent aujourd'hui dans les archives du Carmel de Sens comme partie de la succession de Marie de l'Incarnation. Elle y est morte en 1836 à l'âge de 74 ans, non pas comme membre de la communauté des Carmélites, mais comme hôte payante. Or l'étude du huitième volume de ces *Fondations* met en lumière deux faits historiques éclairant notre compréhension du rôle qu'a joué Madame Lidoine dans la théophanie place du Trône.

1) En premier lieu, dans sa contribution à la chronique de Compiègne Madame Lidoine a violé le bon ordre chronologique si strictement respecté jusqu'alors, terminant par l'histoire d'une sœur handicapée et le texte d'un rêve mystique de celle-ci. Dans ce rêve mystique toute la communauté est appelée à "suivre l'Agneau". En effet, Madame Philippe nous apprend que Madame Lidoine aurait parlé avec sa communauté lors de la fête de Pâques en 1792, de cet appel du rêve mystique de suivre l'Agneau, ce qui semble lui avoir servi d'annonce prophétique. Certes, l'ajout de ce texte à la fin des transcriptions de Madame Lidoine indique un rôle mystérieux qu'il a dû jouer dans la genèse de l'idée d'un sacrifice communautaire chez la prieure.

2) En deuxième lieu, ayant violé l'ordre chronologique pour inscrire ce texte, Madame Lidoine n'ajoutera plus rien à la chronique de Compiègne ; elle se contentera de réserver une cinquantaine de feuilles à la continuation de cette chronique en inscrivant en tête de chaque page le mot, "Compiègne".

Il faut préciser que les quatre manuscrits de Madame Philippe, actuellement disponibles sous le titre de "*Relation du martyre des seize carmélites de Compiègne*", sont des versions élaborées et primitives du texte très abrégé qu'elle finit par inscrire sur cette cinquantaine de feuilles réservées dans les *Fondations* par Mère Lidoine elle-même.

#### IV

A part le fait que ces dernières pages transcrites dans les *Fondations* indiquent l'influence du rêve mystique sur la mère du martyre, cette découverte reste beaucoup moins importante que celle du texte du cantique de Noël. Seul ce cantique nous révèle tout le dynamisme personnel de la grande prieure, tout son désir d'être martyre et, dans la mesure où il s'accordait avec la volonté de Dieu, d'y faire participer ses quinze filles.

Ce dynamisme motivé par l'amour passionné pour le divin Epoux, Jésus-Christ, le logos incarné du Père, est tout à fait semblable à l'amour que l'on découvre chez Jean de la Croix et Teresa d'Avila. Madame

Lidoine ne pensait qu'à Lui, Lui qui était devenu le centre, ainsi que le point d'équilibre de toute son existence. Comme prieure son devoir n'était-il pas d'encourager un amour semblable chez chacune de ces filles à elle confiées par la grâce de Dieu ? Dans ces quatre strophes, toute la beauté, toute la profondeur mystique de l'oblation des seize martyres jaillissent du cœur brûlant de cette future mère des martyres.

Céleste enfant, c'est toi que je désire,  
 Nul autre objet ne satisfait mon cœur !  
 C'en est donc fait, je suis sous ton empire,  
 De ton amour, je ressens les ardeurs !  
 Guéris ce cœur criminel et coupable,  
 Qu'il soit blessé de douleur et d'amour !  
 Célestes plaies, ô plaies si désirables !  
 Navrez ce cœur, qu'il souffre nuit et jour !

Divin amour, de toute ma personne  
 A ton berceau je viens faire le don  
 A tes rigueurs mon âme s'abandonne !  
 Et pour toujours y aveugle ma raison...  
 Je ne veux rien, ton cœur est toutes choses,  
 J'immole ici mes vues et mes désirs  
 C'est en ton cœur que je veux être close  
 De ton amour j'accepte le martyre...

Ah ! sur la mort fonde mes espérances,  
 Car je me meurs de ne pouvoir mourir.  
 Et hâte Seigneur, hâte ma délivrance !  
 Brise ces liens, contente mes désirs...  
 Tranche à ton gré, immole ta victime !  
 Tes coups divins, seront pour moi sacrés !  
 C'est mon bonheur si sous ta main j'expire,  
 Que tes rigueurs ont pour mon cœur d'attraits !

Divin Pasteur, je mets sous ta houlette  
 Ce cher troupeau confié à mes soins !  
 Aimable enfant, auprès de ta couchette  
 Je t'abandonne la mère et les enfants !  
 Mère d'amour, auguste souveraine,  
 Daigne en ton sein, oh ! daigne nous placer.  
 En ton secours, notre puissante Reine,  
 Tes chères enfants, ont bien droit d'espérer.

Or, en chantant "Tranche à ton gré, immole ta victime !" comment éviter l'image de la guillotine ? Cette fusion de l'amour de l'épouse avec la recherche du martyr, notons-le bien, est loin d'une simple expression masochiste par laquelle le poète ne recherche que son propre plaisir à travers la douleur. En effet, bien qu'il s'agisse de l'amour qui, par sa force, rend possible une telle offrande de soi, c'est dans un contexte beaucoup plus vaste, car cet amour ne prend son essor que dans le contexte de l'éternité . Que Madame Lidoine fût amoureuse de Jésus-Christ - ce qui doit être le but de chaque chrétien, après tout - et qu'elle fût prête à faire toutes sortes de folies pour le divin Bien-Aimé est vrai. Mais la folie de s'offrir en victime d'holocauste afin que la paix soit restaurée en France et dans son Eglise, et que le nombre de personnes guillotiné soit réduit, n'a rien à voir avec un désir masochiste quel que fût l'amour qui le rend possible. S'offrir pour accomplir une part de cette besogne par laquelle la création déchue de Dieu doit travailler avec Dieu afin que le rachat continue jusqu'à la fin des temps - voilà ce que voulait faire Madame Lidoine en compagnie de ses filles. Son désir de l'Aimé divin - cet "eros" de l'âme, pour parler comme les saints Pères grecs - était toujours soumis à la volonté divine de l'Aimé divin lui-même, et cette volonté, nous le savons n'est autre que le salut de la race d'Adam.

Voilà pourquoi on ne peut trop insister sur le fait que, derrière le sacrifice de Madame Lidoine et ses quinze filles il y avait bien autre chose que la volonté personnelle de la Mère Lidoine. On doit toujours rappeler que Madame Lidoine, devant le Tribunal Révolutionnaire, a vaillamment lutté pour sauver la vie de toutes ses filles, s'offrant elle-même comme seule responsable des soi-disant "crimes contre le peuple français" pour lesquels elles étaient si grotesquement condamnées. Proclamant l'innocence de ses filles, Madame Lidoine n'avait donc aucun désir malsain de mener sa communauté à la boucherie, à moins que cette oblation ne soit décrétée par la volonté divine. Elles avaient toutes consenti à travailler, voire à besogner avec le Saint-Esprit en s'offrant comme victimes d'holocauste. Mais que cette offrande devienne réalité ne dépendait pas d'elles, mais de Lui, l'Aimé divin. Ce fut donc Lui qui s'est manifesté à travers la peine de mort que serait le martyr - c'est-à-dire le témoignage - de leur amour. Et cette peine de mort fut subie par toutes la communauté, y compris ces deux employées qui servaient comme tourières et que Madame Lidoine s'efforça d'épargner jusqu'au bout, rappelant au Tribunal qu'elles n'étaient que des "femmes à gage".

## V

Mais le plus beau est sans doute la théophanie, place du Trône, où, en spectacle aux hommes et aux anges, toutes les seize ont accompli leur



oblation. Car au moment où la condamnation à mort fut prononcée par le Tribunal Révolutionnaire, les Carmélites ont bien compris que leur oblation avait enfin été agréée par le ciel.

Ce qui n'a pas empêché que l'une des sœurs tourières, en entendant sa condamnation à mort, s'est évanouie. Cette défaillance n'a vraiment rien d'extraordinaire, compte tenu du fait que les seize femmes avaient été réveillées avant l'aube et avaient passé toute la longue journée torride de leur procès sans manger, ni boire. Lors de la longue attente qui suivit, durant laquelle les quarante condamnés du jour étaient transférés au bourreau, tandis que celui-ci et ses valets faisaient aux vingt-quatre autres condamnés leur "dernière toilette", Madame Lidoine a bien montré sa prévoyance maternelle. Elle tenait à ce que la simple faiblesse physique de ses filles, causée par le fait d'être toutes à jeun par cette chaleur, ne soit pas confondue avec une faiblesse morale et spirituelle. En accord avec sa Sous-Prieure, elle a fait échanger une pelisse contre seize tasses de chocolat. Ce dernier repas de communauté offert par la Prieure juste avant de monter dans les charrettes, souligne bien tout ce qu'il y avait de très humain dans ce martyre.

Montées dans les charrettes elles se sont mises à chanter. Le *Misere-re*, le *Salve Regina* et l'Office des morts ont tous été chantés sur la route vers la guillotine. Que ce soit en raison de leur chant, de leurs habits - spectacle rare depuis deux ans -, de l'Office des Morts qu'elles chantaient, ou de leurs visages que l'on nous assure lumineux, le silence le plus respectueux accueillit ce soir-là la procession vers le lieu de l'exécution.

On aurait dit que c'était déjà une première manifestation de cette présence de Dieu, voire de cette théophanie qui allait couronner l'oblation sur la Place du Trône. Normalement ces processions des condamnés étaient accueillies par les huées de la foule, par des plaisanteries obscènes, par des insultes. Ce soir pourtant il semblait que leur sainte patronne, la Mère toujours-vierge de Jésus-Christ, les avait elle-même enveloppées de son culte protecteur, les entourant de son affection tout le long de cette procession interminable de l'île de la Cité jusqu'à la barrière de Vincennes, aujourd'hui place de la Nation.

C'est là, à côté des maisons de douanes municipales, que régnait la guillotine depuis cinq semaines. Tant à cause de la chaleur qu'à cause du nombre élevé d'exécutions - on comptait à l'époque une moyenne de plus de trente têtes tranchées par jour - la puanteur de l'endroit était répugnante. Ayant déjà fait l'expérience place de la Révolution - de tout ce qu'avait de désagréable le sang versé sur le sol, la ville de Paris avait essayé d'éviter les mêmes ennuis place du Trône. Un trou profond avait été creusé à la tête de la guillotine pour recevoir le sang. Mais la terre a refusé de s'imbiber d'une telle quantité, et la putréfaction a tout de suite rendu l'endroit peu recommandable. A l'Hôtel de ville on parlait de faire un autre trou, puis de faire construire "*sur une petite brouette à deux*

*roues, un coffre doublé d'une feuille de plomb, dans lequel tomberait le sang des suppliciés qui serait ensuite versé dans la fosse de Picpus".*

"La fosse de Picpus" ce furent en fait deux grande fosses où l'on jetait alors les têtes et les cadavres décapités des suppliciés. Ces deux fosses étaient situées dans le jardin d'un ancien couvent de chanoines de Saint-Augustin, de l'autre côté de la barrière municipale, dans le village de Picpus. Là aussi la ville de Paris avait eu des ennuis. La puanteur ne cessait de remonter des deux fosses où, lors des dernières cinq semaines, on avait jeté un millier de cadavres. Etre amateur de la guillotine à un moment pareil demandait donc un cœur fort. La puanteur des fosses à Picpus pouvait, d'après la direction du vent, surpasser la puanteur de la place du Trône. Certes, il y avait ces passionnées qu'on appelait à l'époque les "furies de la guillotine" qui ne manquaient jamais de se réjouir quelle que fût la puanteur. Mais le choc reçu par les condamnés en arrivant sur cette place d'horreur dépasse l'imagination.

Quel que fût l'écoeurement de la Mère Lidoine en arrivant sur ce lieu révoltant, elle n'a pensé qu'à ses filles. Enfin arrivée à l'heure solennelle de leurs noces mystiques avec l'Agneau, elle n'a guère tressailli. Au moment où les charrettes sont sorties de la rue du Faubourg Saint-Antoine pour traverser la place du Trône elle a tout de suite entonné le *Te Deum* : "*Nous te louons, O Dieu !*" et ses sœurs, non moins écoeurées qu'elle, ont néanmoins toutes répondu : "*Nous te confessons d'être le Seigneur !*" Chantant ainsi les louanges de Dieu, en ce lieu d'horreur, par une confession des plus dogmatiques de la Sainte Trinité et de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, les martyres sont parvenues à l'échafaud où, en compagnie des vingt-quatre autres condamnés, elles sont descendues des charrettes.

Contre le ciel rouge du crépuscule se dressait les hauts bois de la guillotine. Madame Lidoine s'approche du bourreau, lui demande la grâce de quelques instants pour compléter leurs dévotions avant de mourir. Elle obtint aussi la permission de mourir la dernière.

Cette fois c'est le *Veni Creator Spiritus* qu'elle entonne. De nouveau ses filles répondent, ayant compris qu'il s'agit du renouvellement de leurs vœux monastiques avant de mourir. Après cette invocation du Saint-Esprit et à la fin du renouvellement de leurs vœux, une sœur, dont nous ignorons le nom, s'est écriée, "*Trop heureuse, mon Dieu, si ce petit sacrifice peut réduire la nombre des victimes !*"

Se tenant au pied des marches de l'échafaud, Madame Lidoine appelle la dernière venue, la jeune Sœur Constance, qui à l'instant venait enfin de prononcer ses vœux avec les autres. Que la dernière soit la première à entrer dans la chambre nuptiale de l'Agneau ! Se mettant à genoux devant sa prieure pour recevoir sa bénédiction, Sœur Constance baise la petite statuette de la Vierge à l'Enfant que cache Madame Lidoine.

ne au creux de sa main. Enfin bonne Carmélite professe, Sœur Constance demande à Madame Lidoine de sa jeune voix confiante, "*Permission de mourir, ma Mère ?*"

"*Allez, ma fille !*"

Transfigurée en ce moment qu'elle avait pourtant tant redouté, Sœur Constance, nous disent des témoins oculaires, avait l'air d'une reine allant recevoir son diadème. Cette fois c'est elle et non pas la prieure qui entonne, tout spontanément paraît-il. C'est le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, repris par les autres puis continué jusqu'à la fin. Rien ne dit davantage sur la part que Dieu s'est réservée dans ce martyre que cette ligne qu'elles ont répété tant de fois ce soir : "*Sa miséricorde est confirmée sur nous*".

On nous dit que sur l'échafaud Sœur Constance a écarté les bourreaux et, d'elle-même, s'est approchée de la planche verticale de la bascule. Quant aux autres nous ignorons l'ordre de leur mort sauf que l'avant-dernière fut la sœur infirmière, la jeune Madame Pelras, qui s'était proposée pour aider les autres à monter à l'échafaud afin que la Mère Lidoine soit tout à fait libre de se consacrer aux aspects spirituels du martyre. Quant à la foule, dès la première ligne du *Te Deum* elle s'est tue ce soir-là, même les "furies de la guillotine".

Ce silence sans précédent reste le grand miracle, voire la grande manifestation de Dieu, la grande théophanie lors du martyre des seize Carmélites de Compiègne. Certes, Robespierre est tombé exactement une *décade* après, c'est-à-dire le 27, mettant ainsi fin à la Grande Terreur. A Compiègne des Bénédictines anglaises emprisonnées, comme quelques autres, croiront que le sacrifice des Carmélites les avait sauvées de la guillotine. Mais c'est ce silence, que l'on nous dit unique dans l'histoire de la Terreur, qui reste le témoignage indiscutable d'une Présence exceptionnelle et invisible sur la place du Trône ce soir du 17 juillet 1794.

Ce fut donc en pleine Terreur et au milieu de cette puanteur, que les hommes se sont tus ce soir-là dans la ville dite "des lumières philosophiques", pour mieux entendre le chant de seize femmes chrétiennes consacrées qui ne cessaient de louer leur Dieu pour avoir confirmé sur elles sa miséricorde. Quel que fût l'idéalisme de l'esprit philosophique de la Révolution, quelle que fût la violence fanatique pratiquée par les philosophes pour bannir le Dieu des chrétiens, ce Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob se manifesta devant eux ce soir-là, se penchant du ciel pour toucher de sa gloire non seulement les seize martyres, mais aussi tous les assistants qui, pour des raisons que nous ignorons, se sont tus.

Certes, l'amour proclamé par le chant des martyres, visible sur leurs visages lumineux, et incarné par l'effusion de leur sang, fut loin d'être inspiré par un Etre Suprême à la Robespierre, fêté par toute la France 39 jours avant le martyre. Mais ces femmes chrétiennes, consacrées à la

Mère toujours-Vierge de Jésus-Christ, étaient de la race du prophète Elie. Filles de Thérèse d'Avila elles démontrèrent par leur martyre que le Dieu ancestral de la France pouvait toujours toucher son peuple de sa gloire comme, autrefois, sur le mont Carmel, Il avait envoyé le feu du ciel pour dévorer l'holocauste d'Elie, arrosé de quatre cruches d'eau.

La gloire de Jésus-Christ n'est pas de ce monde et le monde ne peut jamais la contenir dans toute sa plénitude. Mais dans sa miséricorde envers notre pauvre race déchue, le Père, par le Saint-Esprit, permet à l'homme de temps en temps d'entrevoir cette gloire et d'en faire d'expérience. Le silence de la foule sur la place du Trône montre jusqu'à quel point cette gloire décollait des saintes martyres de Compiègne qui, comme Jeanne d'Arc, se sont ainsi acquittées de leur besogne, sachant qu'avec elles Dieu besognait aussi.

La présence du Dieu des Carmélites, attestée par ce silence universel lors de leur oblation solennelle, manifeste à l'évidence que le travail des hommes qui sont réunis en Dieu peut bien exprimer le travail de Dieu dans le monde. Tant qu'il y aura un seul représentant de la race d'Adam disponible à l'appel du Saint-Esprit de Dieu à enfanter le Christ, la grande vérité cachée derrière le vieux dicton de Jeanne d'Arc, "*Besognons, Dieu besognera*", ne sera-t-elle pas toujours vivante ?

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que pour le chrétien le sacrifice de Jésus-Christ, mystiquement renouvelé devant Dieu et les anges par les Carmélites de Compiègne, a constitué une véritable théophanie le soir du 17 juillet 1794, si l'on veut bien accepter tous les témoignages qui nous sont parvenus.

\*

\* \*

## DÉBAT

*Claude Gendre* : Le psaume : "*Laudate omnes gentes*" qu'entonne Constance était le psaume qui était chanté au moment de toute fondation et sans doute, selon l'adage des Pères, le sang des martyres est semence d'églises. Cela nous conduit déjà à nous tourner vers demain matin, nous verrons alors la renaissance et la fécondité de ce martyre des Carmélites, par la renaissance des carmels après la Révolution.